

engagée dans la matière? Comment parler d'ailleurs d'exaltation morale quand il s'agit de cette espèce particulière d'émotion tragique qui se dégage de certaines pièces modernes comme les *Revenants* d'Ibsen, le *Fuhrmann Henschel* de Gerhart Hauptmann et les *Corbeaux* de Henri Becque?

Au lieu de chercher alors à expliquer cette volupté spéciale à l'émotion tragique par un agrandissement subit, par une transfiguration passagère de notre personnalité, ne faudrait-il pas la ramener, au contraire, à une éclipse momentanée de notre être moral, à un réveil soudain de l'anthropopithèque féroce ou du cannibale ancestral qui s'agite au fond de nous? Cette satisfaction intime qui accompagne notre émotion, n'est-elle pas peut-être — Richard Dehmel déjà a émis cette opinion — la joie féroce qu'éprouve le sauvage à la vue d'une victime empalée, ou le tressaillement de volupté tant recherché par les amateurs de courses de taureaux, l'instinct malsain qui nous fait lire avec curiosité les faits-divers des journaux et assister aux rixes sanglantes de la rue? L'appétit de sang que nous avons hérité de nos ancêtres et qui avait été développé chez eux par la guerre, autrefois nécessité et souvent état habituel des tribus et des peuplades, se rallumerait donc d'une flambée sinistre dans nos veines surchauffées par l'atmosphère électrique de la tragédie. C'est dire que le fond de l'émotion dramatique ne serait plus alors, comme le veut Saint-Marc Girardin, la „sympathie de